



HAL
open science

Le tag

Florent Herouard, Renaud Lariagon, Julien Germain

► **To cite this version:**

Florent Herouard, Renaud Lariagon, Julien Germain. Le tag : une pratique spatiale entre quête auto-promotionnelle et gestion du risque. Espaces de vie, espaces enjeux, Nov 2008, Rennes, France. halshs-00524616

HAL Id: halshs-00524616

<https://shs.hal.science/halshs-00524616>

Submitted on 8 Oct 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE TAG : UNE PRATIQUE SPATIALE ENTRE QUÊTE AUTO-PROMOTIONNELLE ET GESTION DU RISQUE

HEROUARD Florent, JULIEN Germain, LARIAGON Renaud (CRESO)

Les premières inscriptions liées au mouvement graffiti apparaissent dans les années 1960, dans des quartiers déshérités de New-York. Appelées « tags », elles sont réalisées par une jeunesse touchée par l'exclusion sociale et la ségrégation raciale. Des pseudonymes sont utilisés, dans une démarche d'affirmation individuelle ou de groupe, pour recouvrir les murs de la ville, parfois pour exprimer le contrôle de certains espaces par les gangs. Ce mouvement de marquage s'intègre rapidement dans la culture Hip-Hop qui va connaître une diffusion rapide à l'échelle mondiale.

Ce sont des jeunes au capital socioculturel élevé qui importent la pratique en Europe et en font l'essentiel des premiers adeptes. Ils sont inspirés par le mouvement originel¹ et les premières publications sur le graffiti outre-Atlantique². A la fin des années 1980, la pratique s'étend à toute la région parisienne, puis à la province, touchant une jeunesse de plus en plus large. Cette prolifération des graffitis, à la fin des années 1970 aux États-Unis et au début des années 1990 en Europe, incite à l'adaptation des politiques de répression. Elles sont accompagnées de campagnes de nettoyage systématique et d'une répression accrue (arrestations, amendes, peines de prison). En parallèle, s'opère une « récupération » de la culture graffiti par les institutions et des formes légales font leur apparition dans les musées ou au travers de fresques réalisées sur commande.

La criminalisation du graffiti favorise la création d'un « milieu de tagueurs » fonctionnant comme une sous-culture. Le caractère délictueux du graffiti influence directement le comportement des membres actifs, car être tagueur, c'est accepter et jouer l'illégalité induite par cette pratique. La première arrestation peut même être considérée comme un rite initiatique, dans la mesure où certains individus délaisseront la pratique, tandis que d'autres persévéreront et s'affirmeront.

Le tagueur fait parti d'un mouvement socioculturel dont les tenants et les aboutissants sont intériorisés. La reconnaissance par les pairs oriente principalement la pratique du tagueur. Elle s'obtient par la quantité des productions et/ou leur qualité. Chaque tagueur élabore donc une stratégie spatiale qui s'apparente à celle des publicitaires, sauf que l'illégalité devient une donnée primordiale dans la conception des tactiques de marquages. La répression policière et le nettoyage sont ici des conditions supplémentaires qui engendrent une adaptation des pratiques pour perdurer dans le temps et dans l'espace. Comment cette tension omniprésente entre stratégie auto-promotionnelle et gestion du risque se traduit-elle dans l'espace urbain ? N'est-on pas loin de l'idée couramment véhiculée du tag comme marqueur territorial ?

1. À LA RENCONTRE DES DIFFÉRENTES FORMES DE MARQUAGES : EXPLORER LA RUE

1.1. De l'instrument à la réalisation

La présente recherche cible uniquement les marquages de l'espace liés à cette pratique consistant à inscrire un mot ou signe à caractère personnel (pseudonyme, également appelé « blaze ») ou collectif (« crew ») sur les murs de façon répétée.

¹ BANDO, l'un des premiers tagueurs français, commence sa « carrière » à la suite de voyages répétés à New York, où il découvre cette forme de marquage urbain, jusque là inexistante en France. Cf. *Writers* (2003).

² Copper M., Chalfant H. (1984), *Subway art*, Thames & Hudson Ltd, London
Chalfant H., Prigoff J. (1987), *Spraycan art*, Thames & Hudson Ltd, London

Le marquage de l'espace peut être effectué grâce à une large palette d'outils. Les plus répandus sont les petits marqueurs, les « poscas » (gros marqueurs) et la bombe de peinture. Ces différents outils sous-tendent des usages distincts. Le marqueur s'utilise plutôt sur des surfaces lisses, tandis que la bombe aérosol s'adapte à tous les supports. Ils correspondent aussi à différentes tailles de marquage. Les petits marqueurs servent généralement à l'exécution de tags de taille réduite et la bombe de peinture à de plus volumineux. L'aérosol permet par ailleurs la réalisation de « graffs ». Accessoirement d'autres outils sont aussi utilisés : le pochoir, la craie, l'acide, l'extincteur³, le rouleau de peinture, l'autocollant (« stickers ») ou encore l'affiche.

Les types de productions s'échelonnent de la plus simple expression à la plus complexe, chacune induisant une durée de réalisation différente. Le tag est une signature généralement exécutée de manière spontanée et en un temps très court. C'est une trace laissée sur son passage qui ne donnera pas lieu à des retouches. Le « flop » ou le « bubble » consiste à tracer des lettres en volume uniquement avec un contour. Cette technique, à mi-chemin entre le tag et le graff, a pour objectif la réalisation rapide de « lettrages » imposants. Le « block letters » ou « block » est une construction de lettres homogènes avec une couleur claire à l'intérieur et un contour foncé. Le block a pour objectif d'être « efficace », les lettres doivent être stylisées tout en restant lisibles. Enfin, pour les besoins de cette enquête, ont été regroupées toutes les productions complexes et colorées sous l'appellation « couleurs ». Ce sont les graffiti les plus élaborés, parfois agrémentés de personnages. Qu'ils soient légaux, tolérés ou illégaux, ils demandent une expérience et un temps d'exécution beaucoup plus important.



Photos 1, 2 et 3. (à gauche) tags à la bombe, au marqueur et pochoir ; (en haut à droite) tag à l'extincteur ; (en bas à droite) Block letters.

³ L'utilisation de cet instrument est assez récente. Elle consiste à remplacer le contenu d'un extincteur par de la peinture afin de la projeter, pour effectuer des tags sur de vastes surfaces.



Photos 4, 5 et 6 : (en haut) fresque légal; (en bas à droite) affiche et tags au marqueur ; (en bas à gauche) bubble.

Cette étude vise à repérer comment se répartissent les marquages dans l'espace urbain, et ceci afin de dégager des tendances dans cette pratique. On part de l'hypothèse que les différents types de tags et de graffs sont en partie positionnés de manière rationnelle. Le marquage de l'espace s'effectue d'abord selon les potentialités qu'offre le cadre urbain : les supports. Ce n'est que par la suite que s'opère un calcul entre l'enjeu de visibilité et les différentes contraintes : effacements, risque judiciaire, etc.

Un certain degré d'irrationalité existerait également. En effet, la pratique du graffiti est l'expression d'une sensation de liberté ou d'une recherche d'adrénaline. Le graffiti illégal est souvent pratiqué de nuit et peut revêtir un aspect d'aventure urbaine. C'est une manière de s'affranchir des usages traditionnels des espaces, de les détourner, de se les approprier, même si l'objectif premier reste de se faire connaître par le biais d'un pseudonyme.

1.2. Ballade méthodique en milieu urbain

Partant de ces hypothèses, il semble possible de repérer des tendances dans la répartition des différents types de réalisations. Cette recherche a donc nécessité une approche quantitative qui s'est traduite par un relevé exhaustif des marquages dans quatre zones urbaines. Ces zones d'études ont été choisies pour leur hétérogénéité et leur relative représentativité des différents espaces urbains d'une grande ville.

- *Zone 1* : elle comprend une partie du centre-ville de Caen correspondant à l'hypercentre, mêlant bâti ancien et de la reconstruction. Elle inclut des rues piétonnes et commerçantes, des lieux de pouvoir et à forte valeur patrimoniale. Cette zone centrale plurifonctionnelle est aussi un espace où se déroule une grande partie de la vie nocturne caennaise⁴.

- *Zone 2* : cette zone inclut l'intégralité du campus 1 de l'Université Caen Basse-Normandie ainsi que quelques rues adjacentes. Cet espace est considéré comme une enclave située à proximité du centre-ville. Le campus est coupé de la circulation automobile, la police n'y circule pas, c'est une société privée qui s'occupe de la surveillance de cet espace. Il est traversé par la ligne de tramway.

- *Zone 3* : cette zone délimite le quartier du Calvaire Saint-Pierre. C'est un quartier résidentiel qui jouxte le nord du campus 1 et qui est caractérisé par de l'habitat pavillonnaire et des logements collectifs sociaux de type « grands ensembles ». Ce secteur est également traversé par la ligne de tramway.

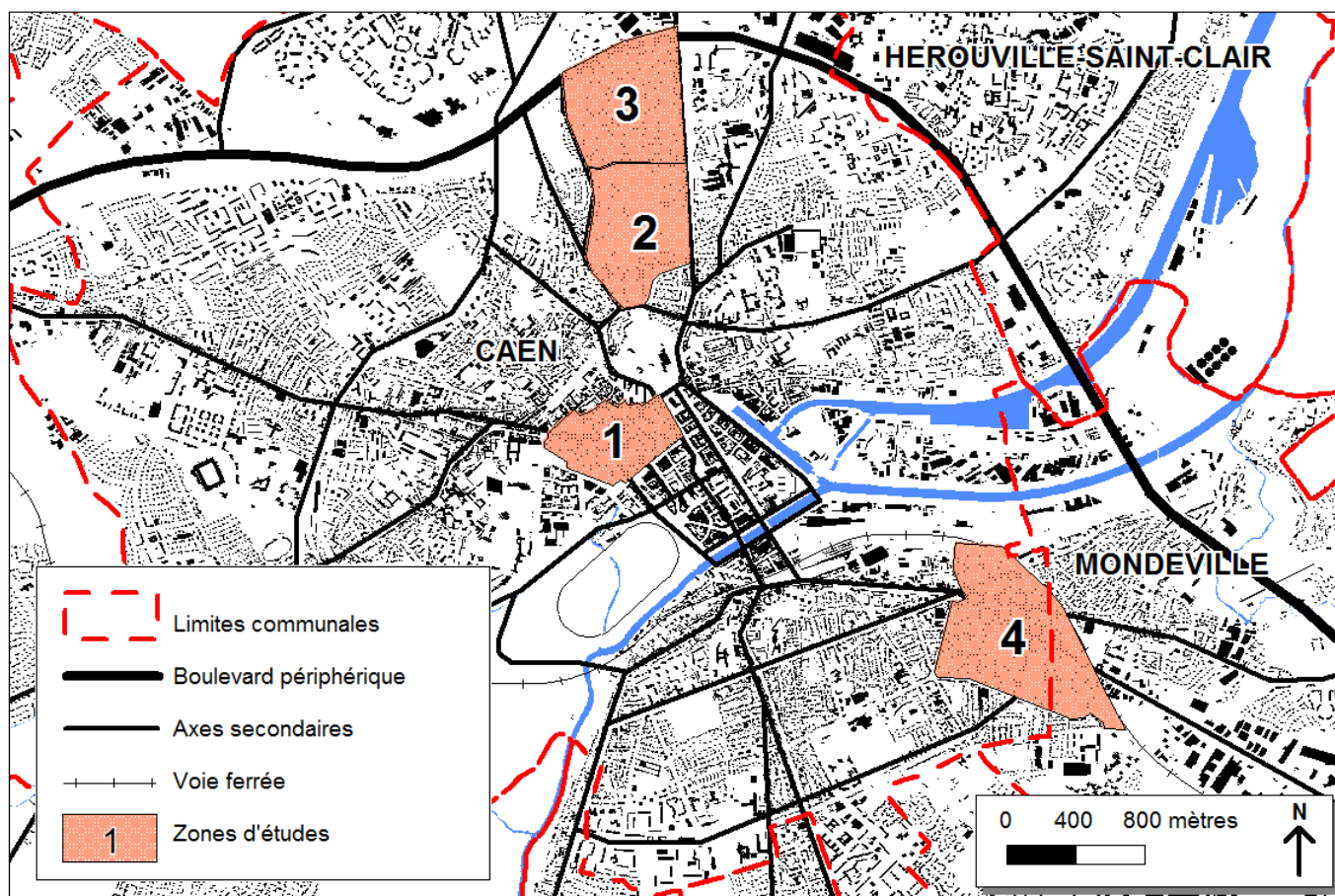
- *Zone 4* : elle regroupe les quartiers de la Demi-lune et Sainte-Thérèse à Caen. Ainsi qu'une partie de la commune de Mondeville située en première couronne de l'agglomération. Cette zone périphérique et résidentielle est constituée de logements collectifs (locatifs et locatifs sociaux) et individuels denses (anciennes maisons ouvrières et maisons de ville mitoyennes). Elle est traversée par des axes structurants, routiers et ferroviaires.

Ces zones d'études ont été parcourues dans leur intégralité au fil des rues, des coins et des recoins. L'objectif était de recenser les graffitis visibles par le passant ou l'automobiliste. Tous ont été photographiés puis répertoriés en fonction des styles, techniques et supports.

Six entretiens semi directifs ont également été réalisés auprès de tagueurs du milieu caennais. L'origine sociale, la pratique et son évolution ainsi que la gestion du risque ont constitué les principaux axes de discussion.

⁴ Favry S. (2002), « Aspects géographiques de la nuit caennaise », in *l'agglomération de Caen*, Cahiers de la MRSB, numéro spécial, janvier 2002, Presses Universitaires de Caen, pp. 99-109

Carte 1 : Localisation des zones d'études



Septembre 2008 ; Réalisation : FH, GJ, RL

Sur les zones d'étude, 4230 tags et graffs ont été recensés : 2 650 sont des tags, 850 sont des initiales de « crews » (souvent composé de trois lettres : AEK, GHB, CIA...)⁵. Certains tagueurs utilisent plusieurs pseudonymes et certains n'apparaissent que sporadiquement (une ou deux fois).

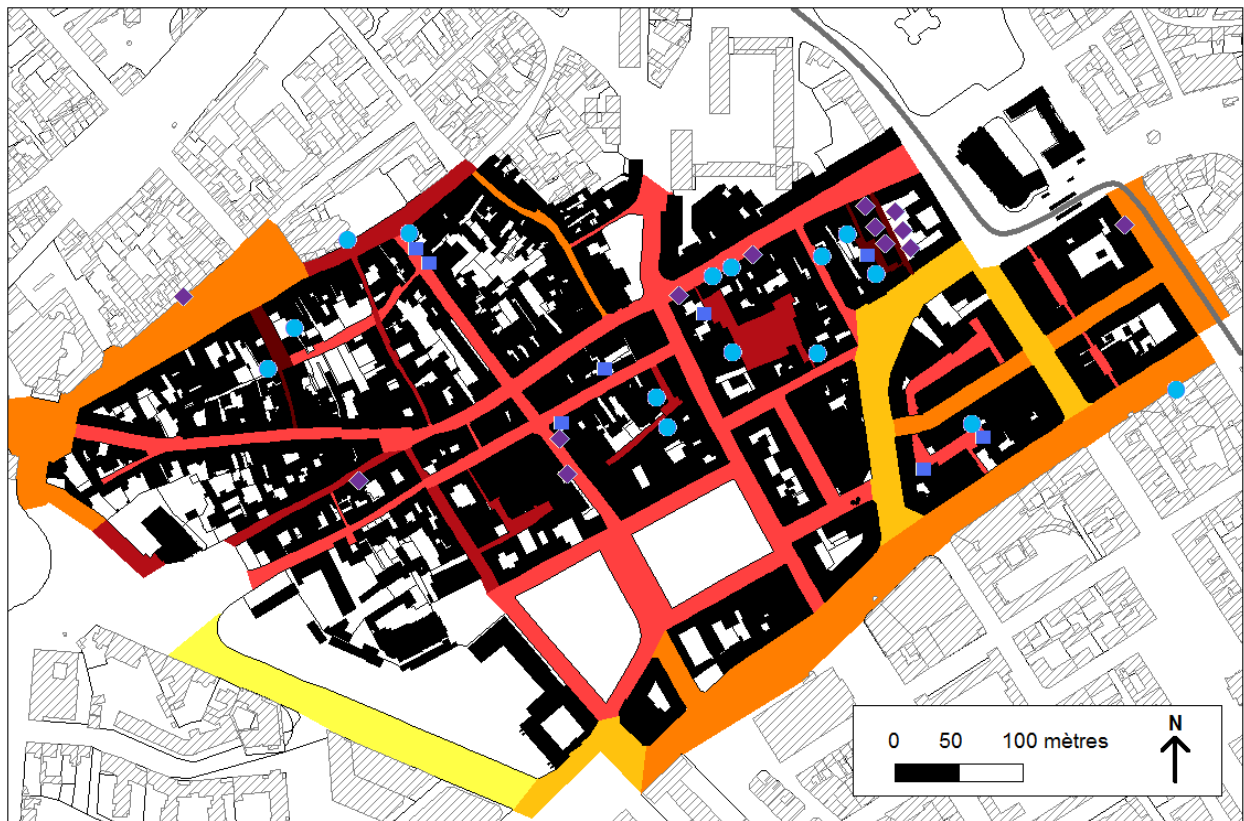
2. LE FAUX PROBLEME DES « QUARTIERS »

Le mythe géographique veut encore que le tag soit associé à un marquage territorial, délimitant des zones de contrôle des marchés informels ou des zones identitaires. Ce qui est en partie vrai pour le modèle américain et surtout sud américain, relève de l'idéologie sécuritaire en France.

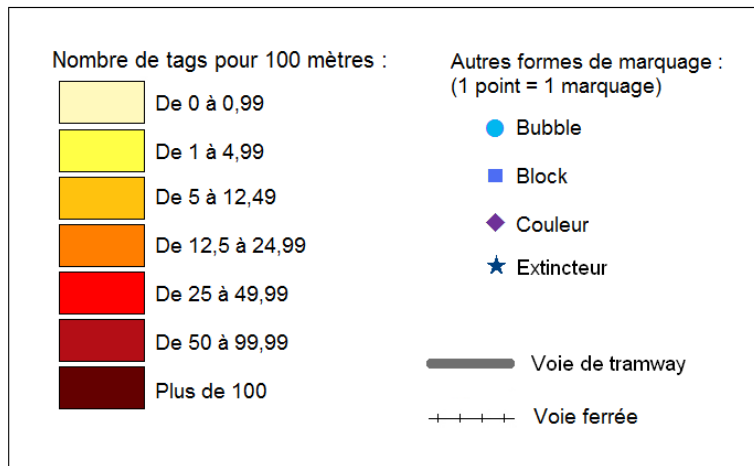
⁵

Environ 700 marquages étaient illisibles ou abstraits ne renvoyant pas à une catégorie spécifique.

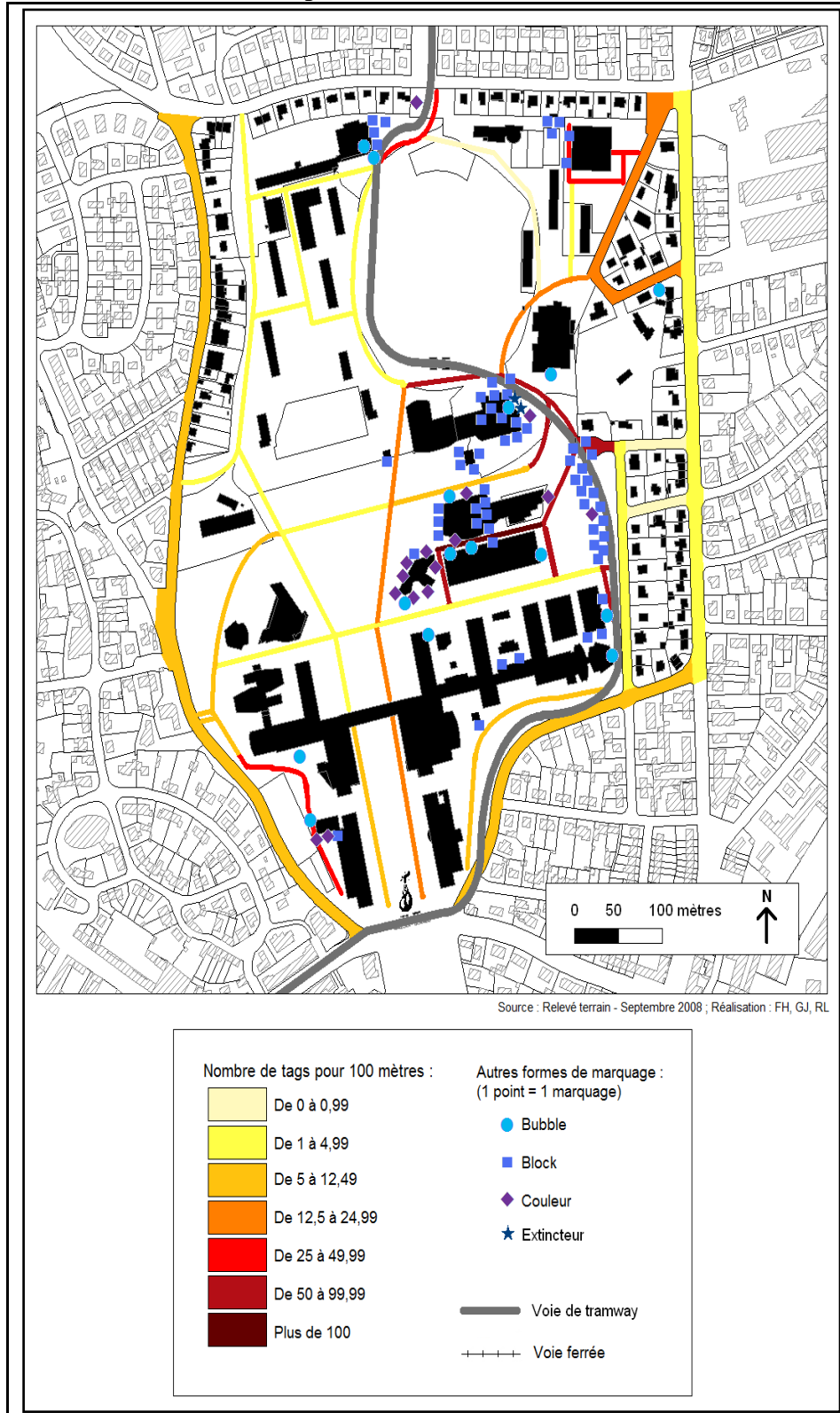
Carte 2 : Zone 1, l'hypercentre de Caen



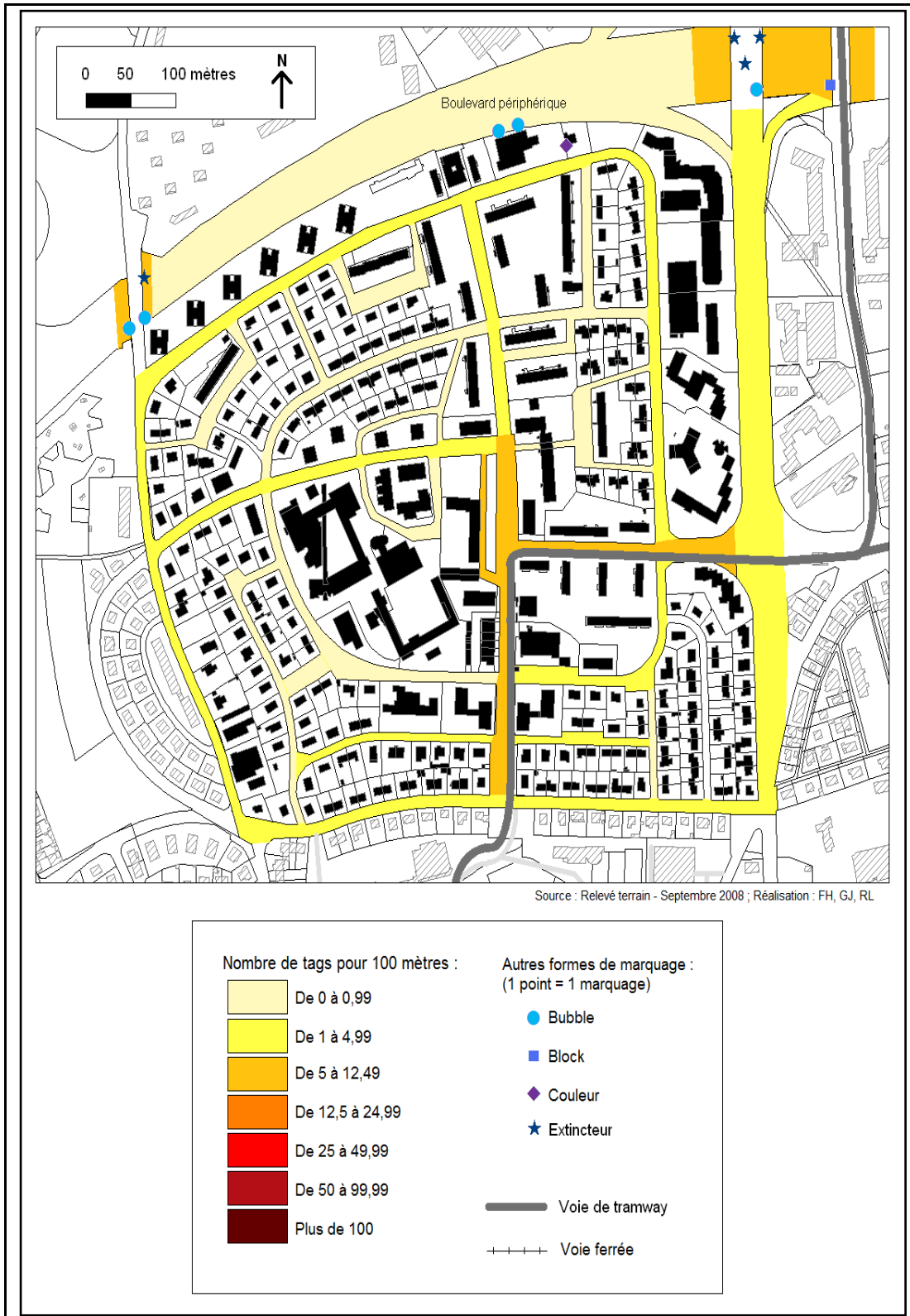
Source : Relevé terrain - Septembre 2008 ; Réalisation : FH, GJ, RL



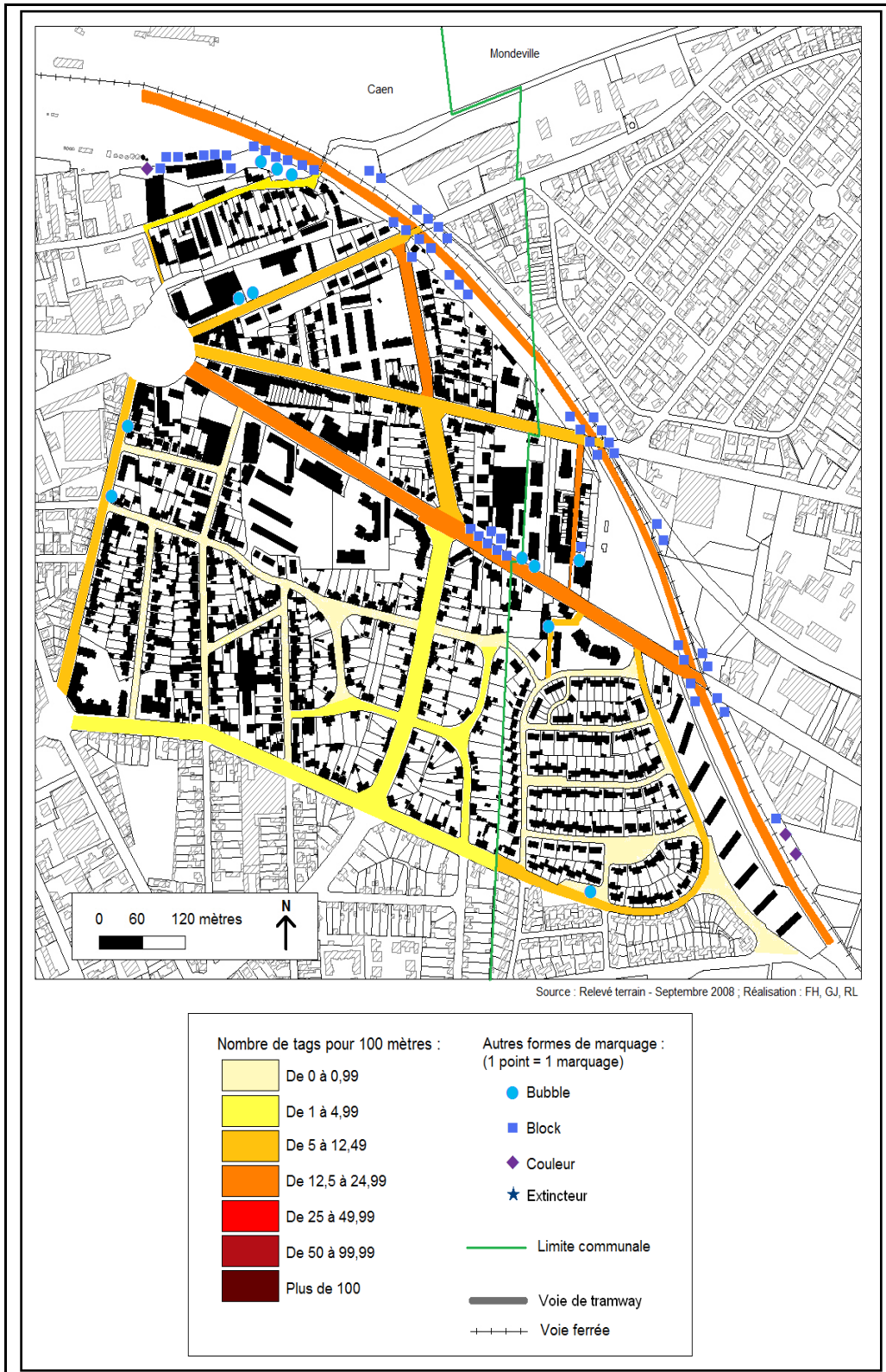
Carte 3 : Zone 2, le campus 1 de l'université Caen Basse-Normandie



Carte 4 : Zone 3, le quartier du Calvaire-Saint-Pierre



Carte 5 : Zone 4, le secteur Demi-lune/Mondeville



2.1. Mixité sociale de la pratique

Le tag est encore trop souvent assimilé à une pratique délictueuse spécifique aux jeunes vivant en quartiers défavorisés. Marie-Line Felonneau (2001) a déjà largement participé à déconstruire cet amalgame, en analysant de manière quantitative des fichiers de police concernant des arrestations de tagueurs. Elle met en évidence une pratique diffuse dans tout le spectre social, avec une représentation significative des classes moyennes à élevées. Dans son enquête sur les scènes parisiennes et bordelaises, tous les tagueurs de 15 à 19 ans étaient scolarisés, 43% des 20-24 ans étaient étudiants, 25% des 20-24 ans étaient sans activité professionnelle ou intérimaires. Notre échantillon montre également des appartenances sociales diverses : lycéens, étudiants, mais aussi ouvriers ou indépendants (artistes), dont la profession des parents va d'enseignant à ouvrier, en passant par les professions intermédiaires. Les lieux de résidence de début de « carrière » des tagueurs (généralement le domicile parental) sont également très diversifiés, de la ZAC de la Folie Couverte à Caen, en passant par le centre-ville ou un quartier huppé d'Évreux.

« J'étais à l'école en ZEP dans le quartier des Sapins parce que mes parents y étaient profs. Tous mes copains habitaient là-bas, moi, j'étais de l'autre côté du périph, dans un quartier de maisons individuelles, un peu chicos [...] J'allais souvent à Paris avec mes parents et là je voyais les tags, c'était à la période de Rapattitude⁶ (1990) [...] Moi j'étais toujours parti chez mes potes aux Sapins et c'est là qu'on a commencé à poser des blazes, d'abord dans les cages d'escalier, sur les bâtiments et quand je rentrais chez moi, j'en posais le long de la route. Plus tard, je me suis attaqué au centre-ville. » [REZO, niveau bac + 4, tagueur et artiste].

Plus qu'un phénomène de classes sociales défavorisées ou de « quartiers », le tag est un phénomène générationnel, dans lequel s'inscrivent, quelle que soit leur appartenance sociale, des adolescents majoritairement hommes. *KLOR*, qui pratique le tag depuis plus de 12 ans, dit connaître une soixantaine de tagueurs dans la région caennaise, tous de différents milieux sociaux et appartenant à une large palette d'âge (de 17 à 35 ans). *DRÔNE*, qui tague depuis 8 années, répond à la question du nombre de connaissances qu'il a dans le milieu graffiti caennais de la manière suivante : « Hier j'étais à un concert, il y avait au moins trente tagueurs que je connaissais. On se rend pas compte, mais on connaît vachement de monde ». Le graffiti est donc bien une pratique où domine l'entre-soi culturel plutôt que social, car l'appartenance au milieu se fait par la reconnaissance liée à la pratique, et non par le lieu de résidence ou la catégorie sociale.

2.2. Des espaces privilégiés

La lecture spatiale du phénomène montre que le tag est diffus dans le tissu urbain et délaisse en partie les quartiers défavorisés. Nos quatre terrains d'étude mettent en évidence une inégale répartition de la pratique sur le territoire caennais. Une zone de très forte concentration se démarque cependant des autres quartiers : l'hypercentre, qui connaît une densité minimum de 8 000 tags au kilomètre carré, sans compter le phénomène massif de gravure sur verre avec des pierres ou des outils spécifiques, qui se comptent en milliers de marquages. La quasi-totalité des vitrines et arrêts de bus du centre-ville font l'objet de ces signatures gravées.

La zone de l'université représente le second espace en terme de densité avec plus de 3 000 tags et graffiti au kilomètre carré. Les zones résidentielles sont finalement les moins exposées

⁶ Première compilation de rap français, marquant l'introduction pour le plus grand nombre de la culture hip-hop.

et plus spécifiquement le quartier de logements sociaux du Calvaire-Saint-Pierre avec une densité minimale d'un peu plus de 300 tags au kilomètre carré. Le quartier de la Demi-Lune/Mondeville, quant à lui, possède un taux relativement important avec 800 tags par kilomètre carré, la majorité concentrée le long des axes principaux (carte 5 : voie ferrée et route de Paris).

La pratique du tag est polarisée par le centre-ville, car il est à la fois lieu des pratiques courantes des tagueurs, comme public jeune, (sorties le soir, rencontres entre amis, shopping, etc.) et un lieu de passage très important offrant une visibilité maximum aux réalisations, touchant le plus large public possible.

« Le but, c'était... c'était de me faire remarquer en fait... Je crois. Par tout le monde, que se soit les tagueurs ou bien les graffeurs... ou les gens de la rue. Je voulais toucher tout le monde en fait. Donc j'ai fait en sorte que mon tag soit lisible et que mon travail en général soit lisible. Je voulais vraiment toucher même la ménagère, même les gens qui vont au boulot. » [O'CLOCK, tagueur parisien]⁷.

La volonté d'être vu, et dans le meilleur des cas, reconnu par ses pairs et un public le plus large possible, est toujours présente dans les discours des tagueurs, ce qui explique la multiplication des marquages et le choix stratégique des lieux d'expression. Le centre-ville cumule les atouts concrets (diversité des publics, forte fréquentation) et symboliques (centralité, lieu de pouvoir).

« Quand je débarque dans une ville que je ne connais pas, comme ça a été le cas à Lille et à Strasbourg, je repère la Fnac et le Zara et c'est là que je pose mes blazes. C'est les endroits les plus fréquentés, les plus vus [...] Je les mets en hauteur pour être sûr qu'ils restent le plus longtemps possible. » [REZO, artiste].

Le tagueur calque sa stratégie spatiale sur la stratégie d'implantation commerciale, afin de bénéficier des flux que procurent l'accessibilité et la centralité, du cœur commerçant des villes.

Le site de l'université répond à une stratégie et une démarche plus spécifique. Le public de destination est plus ciblé : la jeunesse au capital socioculturel élevé, qui, selon certains tagueurs, est un public plus sensible, plus ouvert au graffiti. « J'en discutais l'autre jour avec un gars. On se disait, putain c'est vraiment à la fac qu'il faut poser, là, tu touches 20 000 personnes, en plus les étudiants apprécient généralement plus le graffiti que le tout-venant ! » [DRÔNE, étudiant].

Les zones résidentielles sont plutôt délaissées dans les stratégies globales des tagueurs, du fait de la limitation des circulations et donc du faible atout quelles représentent au niveau de la visibilité. Cependant, la pratique du tag commence généralement dans son propre quartier ou dans son école. Le marquage dans les lieux résidentiels répond donc moins à une stratégie de visibilité, qu'à des pratiques naissantes et quotidiennes. Ainsi, dans le secteur de la Demi-Lune/Mondeville, le pseudonyme de *TREZ* apparaît pour un dixième (58 fois) du total des marquages de ce quartier, alors qu'il est absent des autres quartiers de l'étude. On peut ici émettre l'hypothèse que cet espace lui est familier, car son activité y est intense, mais reste très localisée.

2.3. Le tag : marqueur territorial ?

⁷

http://www.dailymotion.com/relevance/search/graff/video/x3pbz3_oclock-p2b-156_people

Doit-on voir dans le cas de figure du marquage endémique, limité à un quartier, une forme de marquage territorial ? Ce phénomène est plutôt à mettre en lien avec l'entrée classique dans la « carrière » de tagueurs adolescents, encore limités dans leurs sorties nocturnes par les règles familiales et fortement intégrés dans une vie locale : école, rencontre avec les amis, activités sportives, etc. (Felonneau, Busquets, 2001) « La première fois que j'ai fait un tag, c'était dans la cave de l'immeuble de ma mère, avec sa bombe de *Baranne* (marque de cirage à chaussure) » [KLOR, étudiant]. Le graffiti, s'il relève d'une appropriation de l'espace, est une expression de liberté, de recherche de « l'effet adrénaline » : « c'est pour le sentiment de liberté, avoir la ville à soi » [KLOR], liées à une pratique nocturne, illégale et toujours risquée, plus que d'une territorialisation aux accents identitaires d'appartenance et de jeux de pouvoir.

Seules quelques mentions de territorialité ont été relevées, CSP, signifiant Calvaire-Saint-Pierre, et ZAC 14120, marquant explicitement une dimension spatiale identitaire. Ces épiphénomènes attestent, pour un nombre minime de personnes, une véritable revendication d'entre-soi territorial dans des quartiers plutôt défavorisés. L'angle territorial peut aussi être abordé en tout début de carrière du tagueur, quand le milieu et la pratique sont encore mal connus et que plane encore fortement l'image archétypale du gang américain : « au début, on posait des QHB, Quartier Henri Brunet », s'amuse DRÔNE, « et puis quand on a commencé à aller en ville, à rencontrer d'autres tagueurs, on a lâché l'affaire avec nos QHB ». La territorialisation adolescente est un prétexte au début de la pratique du tag, sans véritable dimension identitaire, puisque l'adolescent s'ouvrant à la ville n'attache plus d'importance à faire référence à son quartier originel.

Tout concourt à démontrer le complet détachement du tag avec une quelconque dimension territoriale. La proportion de marquages identitaires relevés dans nos terrains est infinitésimale (0,1 % du total des marquages). Les tagueurs les plus actifs de Caen couvrent trois ou quatre des terrains de relevés⁸, ce qui est plutôt significatif d'une systématisation du rapport à l'espace.

« Avec SIGN, on faisait des sorties, pendant un an, en bicross, avec des sacs à dos. On avait des plans de Paris, et on massacrait par quartier... On quadrillait, genre on faisait les artères principales, et après les petites rues. Et donc on n'arrêtait pas. » [BANDO, tagueur parisien]⁹.
« Non, non, j'ai pas de zones précises... Au contraire je taggues partout où je peux. » [POWO, 19 ans, lycéen].

Multiplication et systématisation sont des attitudes dominantes chez les tagueurs à la carrière installée. La déterritorialisation de la pratique s'exprime encore chez les tagueurs les plus mobiles, possédant une voiture ou étant amenés à voyager, qui exportent volontiers leur pratique à d'autres villes, voire d'autres pays, ne la réservant pas à leurs seuls espaces de vie. Enfin, le système des crews s'apparente aux groupes d'amis ayant une passion commune ou bien à l'agrégation de personnes aux aspirations identiques (plutôt artistes¹⁰, plutôt vandales¹¹), plus qu'aux gangs possédant des activités commerciales illégales, se défiant pour le contrôle de certains points de vente ou espaces de trafic. Le graffiti en France, s'il est recherche d'hégémonie, ne l'est que symboliquement (être le « King », celui qui sera le plus

⁸ Six et quatre crews sont présents simultanément dans respectivement trois et quatre zones de l'étude. Vingt-deux et dix tagueurs sont présents simultanément dans respectivement trois et quatre de ces zones.

⁹ *Writers* (2003)

¹⁰ Ceux qui vont favoriser les peintures travaillées, en couleur et aux formes plus complexes.

¹¹ Ceux qui favorisent le tag simple, rapide, mais le diffusant le plus largement possible par la multiplication des inscriptions.

présent, le plus reconnu du milieu, celui qui aura le marquage le plus insolite, dans le site le plus risqué), cela dans une démarche plutôt ludique de respect et d'estime de l'autre, quel que soit son groupe d'appartenance. Les règles implicites du graffiti interdisent de repasser sur le marquage d'un autre graffeur (« toyer » un graffeur), sauf si celui-ci est vraiment inexpérimenté.

3. CHERCHER LA VISIBILITE, COMPOSER AVEC LE RISQUE : ANALYSE MICROLOCALE

Il s'agit maintenant d'appréhender la pratique du tag et du graff à une échelle plus fine afin d'en comprendre la complexité et la diversité, ainsi que la variété des motivations et des contraintes qui peuvent amener le tagueur à investir différents espaces.

Des grands espaces stratégiques ont été identifiés à l'échelle de la ville, seulement, au sein même de ces espaces, le constat se complexifie, les axes principaux et les petites ruelles sont touchés de manière différenciée selon les secteurs.

3.1 Adaptation des pratiques aux contextes urbains, l'influence du risque

Dans les secteurs périphériques (carte 4 et 5) les axes principaux connaissent une densité élevée de tags et présentent également un nombre significatif de marquages plus élaborés (blocks et couleurs). Ces différents marquages se concentrent le long de la voie ferrée (signes ponctuels carte 5), du boulevard périphérique (signes ponctuels carte 4 au niveau des ponts), de la voie de tramway ou des voies pénétrantes (carte 5 sur l'axe principale : route de Paris, avec une concentration de 14,4 tags pour 100 mètres et présence de blocks). La recherche de visibilité est donc ici manifeste, impliquant même la réalisation de marquages plus volumineux et repérables pour s'adapter à la vitesse élevée des flux automobiles et ferroviaires. L'utilisation de l'extincteur sous les ponts du périphérique est à ce titre révélatrice (photo 2).

L'analyse de la carte de l'hypercentre (carte 2) apporte néanmoins une limite à ce constat du ciblage des grands axes. Elle fait apparaître une concentration de tags dans les ruelles et cœur d'ilots (passage d'Escoville : 117 tags pour 100 mètres et plus forte concentration de graffiti) plus importante que dans les grandes rues et boulevards. La gestion du risque (être pris en flagrant délit par la police ou dénoncé par un passant ou un riverain) explique cette répartition. Dans les récits recueillis, le centre-ville est fortement associé à la notion de risque, la pratique extérieure à cet espace est vécue de manière plus sereine :

« Pour moi le plus risqué c'est le centre-ville, j'suis plus trop rassuré en centre-ville. J'aime bien maintenant m'élargir, aller aux alentours de Caen, dans les petites campagnes, y'a énormément de spots [murs] à faire. Le centre-ville, sur Caen, c'est quand même énormément fliqué, c'est trop de risque pour pas grand-chose. Parce que maintenant ils effacent tout en plus. » [KROA, 23 ans, ouvrier].

« Ouais le centre ville, carrément, pour moi c'est le truc le plus cramé quoi. Parce qu'il y a beaucoup plus de flics et puis c'est tout le temps la même patrouille, et puis ils connaissent ta tête les types. Donc c'est cramé. Alors que si tu vas vers la Demi-Lune, y'a une voiture tous les... trop rarement, et puis t'as moins de chance de te faire cramer par les flics. » [POWO, lycéen].

Dans un tel contexte, les ruelles de l'hypercentre vont constituer des espaces plus propices à l'assouvissement de la pratique, puisque non exposées au trafic automobile, donc à la police. Elles s'avèrent être des espaces de repli pour les tagueurs.

Ce phénomène se lit également au niveau de la forme des marquages. Le centre ville apparaît comme le lieu de pratique quasi-hégémonique du tag, représentant 2 105 marquages sur un total de 2 138 dans ce secteur. On dénombre assez peu de bubbles (environ 1 % des marquages) et encore moins de blocks (0,5 %). La rapidité d'exécution s'impose donc dans cet espace afin de composer avec le risque omniprésent d'être repéré.

On note également des pratiques spécifiques pour la réalisation des marquages élaborés qui se font soit dans des espaces retirés (ruelles et allées) ou alors en hauteur afin d'obtenir une visibilité optimale avec un risque moindre. Cependant, les peintures en couleurs dans le centre-ville sont pour la plupart des réalisations légales sur des devantures de magasins. Cette demande de la part des commerçants leur permet d'empêcher le « taguage » incessant de leur rideau de fer.

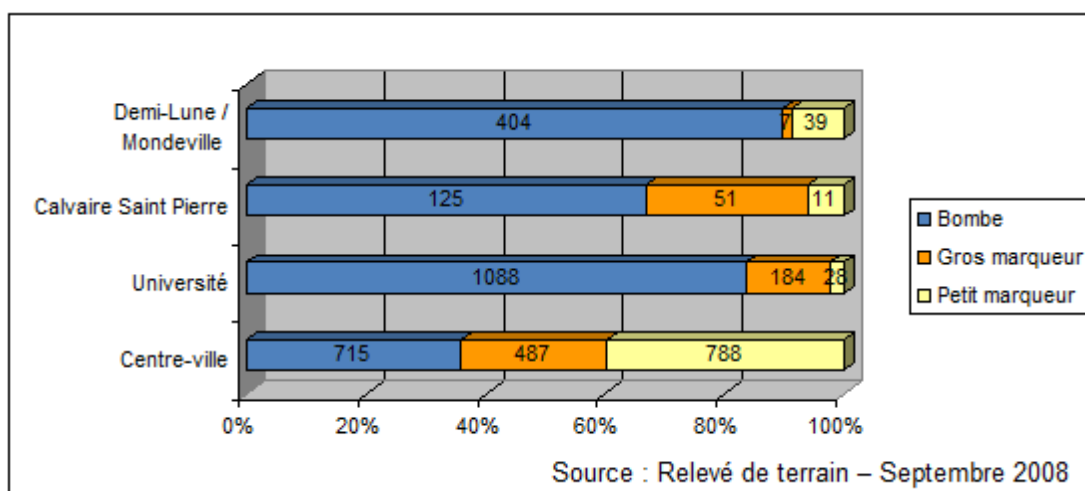
A l'Université (carte 3) on remarque également que les axes de circulations sont particulièrement ciblés par les tagueurs. Ce sont en effet les cheminements piétons, entre les bâtiments d'enseignement (au sud) et les restaurants, infrastructures sportives et résidences universitaires (au nord) qui présentent une densité de tags très supérieure à la moyenne. Le passage de la ligne de tramway sur le campus apparaît également comme un enjeu majeur puisque la densité de tags y est parmi les plus élevées de la zone. Les marquages plus volumineux et plus élaborés (blocks, couleurs) sont nombreux et parfois réalisés le jour, comme en témoigne DRÔNE : « La fac, c'est tranquille. On s'était fait chier à aller poser un truc en vandale, la nuit avec ZORKA, y'a des petits jeunes qu'ont toyé [repassé] nos pièces [couleurs], donc on y est retourné avec le crew en pleine après-midi pour remettre un KZN encore plus gros là où y'avait nos pièces ». Cette citation exprime également le fort enjeu et la compétition qu'il existe entre graffeurs pour que leur marquage reste lisible dans les espaces les plus visibles, ceux-ci étant limités.

3.2 La ville et la pratique du tag, entre espace stratégique et espace de vie

Les pratiques sont différenciées dans l'espace urbain, en fonction de la situation géographique, de la morphologie urbaine, de la fréquentation et du degré de surveillance. Le marquage résulte de stratégies sous-jacentes à la croisée de la volonté du tagueur et de ce qui lui est possible de faire. Mais on remarque aussi que la pratique du tag peut être appréhendée comme mode de vie, le marquage de l'espace ne constituant donc pas toujours de dimension stratégique, mais plutôt envisagé comme anodine et quotidienne. La pratique du tag s'inscrit alors dans les pratiques quotidiennes et donc dans l'espace de vie.

Les techniques de marquage utilisées en fonction des secteurs reflètent bien la perception par les tagueurs du sentiment de sécurité vis-à-vis de la répression.

Figure 1 : **Outil de marquage utilisé par zone d'étude**



La bombe est plus utilisée en périphérie et à l'Université, alors que le centre ville se caractérise par une part importante de tags au marqueur, plus facile à dissimuler par le tagueur : « En centre-ville, c'est plus le marqueur. Déjà, je suis un peu tricard par les flics en ville, donc le marqueur, quand tu le portes, déjà, c'est moins cramé qu'une grosse bombe. C'est dans la poche, ou tu le fous dans le froc, et ça ne sent pas, y'a pas de bruit, rien. C'est plus discret. » [POWO].

Au delà de la dimension stratégique, la possession d'un marqueur et son utilisation apparaît comme un élément du quotidien : « Je tague tous les jours. Si je peux taguer tous les jours, je le fais. J'ai toujours quelque chose sur moi, marqueur ou bombe, donc ça peut être dès le matin dans le bus... » [POWO].

La pratique du tag s'avère également fortement liée aux activités festives et nocturnes, ce qui explique par ailleurs la forte présence du tag en centre-ville. Il apparaît que la consommation d'alcool chez certains tagueurs rend leur pratique moins rationnelle. La perception du risque s'en trouve modifiée. Nombreuses sont les arrestations consécutives à des états d'ébriété ayant entraîné des pratiques trop excessives « Avec l'alcool, c'est clair, on fait n'importe quoi, je me suis fait serrer [arrêté] trois fois pour tag, à chaque fois complètement bourré ! » [DRÔNE].

Les relevés effectués dans les différents secteurs laissent aussi penser que les marquages successifs d'un même tagueur avec le même outil reflètent parfois un itinéraire emprunté par celui-ci, plus lié à ses déplacements quotidiens et ses différents espaces de vie (loisirs, lieux de fête, domicile, lieu de travail ou de scolarité,...) qu'à un quadrillage stratégique de l'espace. Il existe donc différents degrés dans les pratiques de marquage, le tag correspondant à une pratique spontanée et souvent liée aux activités festives et nocturnes en centre-ville. Inversement le graff (blocks et couleurs) s'avère préparé et planifié, l'endroit (ou « spot ») est stratégiquement ciblé et repéré au préalable : « Les couleurs c'est prévu, en semaine généralement. Après, le tag, ça se prévoit pas, c'est comme ça, à l'improviste, tu rencontres des gens en ville en soirée, ils ont un marqueur et puis voilà... Tout ce qu'est block, c'est plus réfléchi, on sait où on va, on sait quand on y va. Le tag c'est vraiment comme ça sur le moment, je ne prévois jamais. » [KROA].

Ces éléments éclairent donc les constats établis précédemment, les mêmes tagueurs combinent de manière complémentaire tags et graffs, marquages spontanés et réfléchis, pratiques quotidiennes et stratégiques.

3.3. Les murs de la ville comme palimpseste

Du point de vue méthodologique, l'effacement est une donnée difficile à prendre en compte. Il rend invisible et éphémère une large partie des marquages. Notre cartographie est une image à un instant donné, du rapport entre l'activité des tagueurs et l'action des équipes de nettoyage. Paradoxalement, l'effacement laisse lui aussi des traces (superposition de couches de peinture blanche, tags apparaissant en transparence) et l'observation de terrain révèle que celui-ci se concentre surtout dans les espaces les plus fréquentés et les plus visibles et néglige les lieux plus en retrait, moins visibles tels que les ruelles, les contres-allées ou les entrées d'immeubles. Ceci vient donc renforcer le constat établi précédemment ; l'espace enjeu, de friction entre tagueurs et municipalité, étant principalement constitué par les axes de circulation et de forte fréquentation.

La Mairie de Caen a mis en place une politique de nettoyage systématique, ambitieuse pour répondre au développement de la pratique :

« Depuis octobre 2000, une entreprise privée est venue renforcer l'équipe d'employés municipaux afin de chasser les tags, à la fois sur le domaine public mais aussi sur le domaine privé. À noter que ce service n'est pas facturé. [...] 9 000 m² ont été nettoyés en 6 mois et l'objectif est d'effacer 700 m² par semaine. Le dispositif est complété d'une surveillance policière et le cas échéant d'une action judiciaire. »¹²

Cette action ne semble pas dissuader les tagueurs qui, bien au contraire, y voient un défi supplémentaire. Ils s'adaptent à cette contrepartie en diversifiant les stratégies et en privilégiant certains supports « durables » :

« Moi j'essaye maintenant, dès que je pose un tag, c'est par exemple sur des boîtes EDF, généralement là-dessus ça reste, sinon des petites entrées de portes, des petits trucs où ça reste surtout. » [KROA].

« L'effacement, ça te pousse aussi à évoluer, à faire des trucs que tu sais que ça ne va pas être effacé quoi. Après ça pousse aussi à faire plus de merdes parce que tu sais qu'il faut que t'en tartines plein pour qu'il en reste un ou deux la semaine d'après. Donc c'est soit t'en fous une quantité industrielle, soit tu les places en hauteur, là où ils vont bien galérer avant d'aller l'effacer. » [KLOR].

Afin de contrer l'effacement systématique, depuis quelques années la technique de la gravure, principalement sur verre, mais aussi sur d'autres supports (pierre, bois, métal...) a fait son apparition. Les tagueurs font également parfois leur propre mélange d'encre afin de les rendre encore plus résistantes. Certains utilisent même de l'acide dans leurs marqueurs, qui ronge le verre et le métal. Ces adaptations dénotent la tension constante qu'il existe entre la quête de visibilité des tagueurs et la volonté des municipalités de lutter contre cette pratique.

Conclusion

Le tag et le graffiti, sont des pratiques essentiellement urbaines, induisant une mise en réseau des participants au mouvement sans distinction de classes sociales ni de lieux de résidence. La plupart des quartiers d'une ville peuvent être des foyers émetteurs de tagueurs, sans que ceux-ci soient exclusivement liés à des espaces spécifiques comme les grands ensembles de logements sociaux.

¹² Caen Magazine n°50 - nov./déc. 2001

A l'échelle urbaine, la lecture spatiale du tag montre une pratique organisée selon une double tension entre recherche de centralité et de sécurité dans des espaces plus confinés, tout en visant toujours l'exposition optimale, les graffitis étant destinés principalement aux pairs, mais aussi à un public plus large susceptible de s'intéresser au phénomène. Les murs, transformateurs, portes, le mobilier urbain deviennent de véritables lieux d'exposition, dans un musée illégal à ciel ouvert.

A l'échelle microlocale, celle de la rue, des passages, des impasses et autres recoins, le marquage exposé de façon optimale n'est pas toujours possible, car la pratique du tagueur est en permanente tension avec la gestion du risque policier et les campagnes systématiques de nettoyage. Pour autant, il n'est pas question pour les tagueurs d'abandonner. Ils s'adaptent et assouvissent leur passion et leur quête d'auto-célébration dans des espaces de repli, ruelles et passages moins risqués. Les techniques et les stratégies s'affinent et innovent face à la contrainte de l'effacement, pour des marquages plus pérennes dans l'espace urbain.

Au cours de sa carrière le tagueur élabore de manière empirique des stratégies de localisation qui répondent aux mêmes logiques spatiales que les panneaux publicitaires et enseignes, dont le but est d'être visible par le plus grand nombre.

BIBLIOGRAPHIE

Becker H. (1985), *Outsiders: Études de sociologie de la déviance*, Métailié, Paris.

Castleman C. (1982), *Getting up. Subway graffiti in New-York*. Cambridge, Massachusetts - London, England: The MIT press.

Cresswell T. (1996), *In place/Out of place: Geography, Ideology and Transgression*. University of Minnesota Press.

Felonneau M.-L. et BUSQUETS S. (2001), *Tags et grafs, les jeunes à la conquête de la ville*, L'Harmattan, Paris.

Ferrel J. (1993), *Crimes of style, urban graffiti and the politics of criminality*. Northeastern University Press, Boston.

Mac Donald N. (2001) *The graffiti subculture - Youth, masculinity, and identity in London and New-York*. Basingstoke, New-York: Palgrave

Rhan J. (2002), *Painting without permission, Hip-Hop Graffiti Subculture*. Westport, Connecticut - London: Bergin & Garvey

FILMOGRAPHIE

Silver T. & Chalfant H. (1983), *Style wars*

Vecchione M.-A. (2003), *Writers (1983-2003) 20 ans de graffiti à Paris*